MONSIEUR DE MAUGAILLARD,

OU LE PREMIER JOUR DES NOCES,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE,

PAR M. ROSIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 17 FEVRIER 1842.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE VICOMTE DE MAUGAILLARD	M. MONROSE.
LÉON DE NORRIS	M. LEROUX.
JULIEN	M. DAILLY.
PIERRE	M. MATHIEN.
ERMENTRUDE	Mlle MANTE.
MARIE	Mlle DENAIN.

A Paris, 1796.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

Bibl. Nazionale V. E. III NAPOLI

Le théâtre représente un salon chez la vicomtesse Ermentrude de Mangaillard; trois portes au fond, portes latérales; à gauche un portrait d'homme à 15 ans; en face un portrait de femme à 10 ans; une table garnie, une autre petite table servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON DE NORRIS, ERMENTRUDE.

ERMENTRUDE, *venant du fond.*

Asseyez-vous.

LÉON, *devant la table de gauche.*

Que vous êtes bonne, ma cousine! Comment! vous avez pensé...

ERMENTRUDE.

J'ai pensé que voulant absolument partir dans une demi-heure pour Marseille, vous auriez besoin de prendre quelque chose.

LÉON.

Que d'attentions! que de prévenances!

ERMENTRUDE, *le faisant asseoir.*

Mangez d'abord, vous me remercierez après.

LÉON.

Et vous, ma cousine, est-ce que vous ne prenez rien?

ERMENTRUDE.

J'ai pris un biscuit, cela me suffit. Depuis quelque temps je n'ai plus d'appétit... je mange comme un passereau.

LÉON.

C'est qu'il fait une chaleur!... on n'a que soif par ce temps-ci, (*regardant sur la table*) et je m'aperçois...

Il montre qu'on n'a pas servi à boire.

ERMENTRUDE.

Oui, Julien qui a oublié... (*Elle sonne.*) Et moi qui ne faisais pas attention...

Elle sonne à casser la sonnette.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIEN, *entrant par le fond.*

JULIEN.

Il me semble que la vicomtesse a sonné.

ERMENTRUDE.

Est-ce que tu manges sans boire, malheureux?

JULIEN.

Quelquefois... mais je bois plus souvent sans manger.

ERMENTRUDE.

Tu n'as pas apporté de vin.

JULIEN.

Bah! (*Il regarde sur la table.*) Tiens! c'est juste... c'est que j'étais chez le concierge; on racontait des histoires de divorce... il y en a tant cette année 1796, et de si drôles.

Il s'en va et s'arrête quand Léon raconte.

LÉON, *à Ermentrude.*

C'est vrai. Dernièrement encore, j'étais allé dîner chez un négociant qui avait une femme charmante, une blonde. Cinq jours après, je vais faire ma visite de digestion : je demande à parler à madame; elle était seule; j'entre, et je trouve une brune que je n'avais jamais vue. Je m'informe: elle me dit que la première femme du négociant s'est mariée la veille à un architecte dont elle me donne l'adresse. Jugez de mon embarras... je ne savais plus si je devais aller lui faire ma visite.

JULIEN.

Oh! j'en sais une bien amusante aussi. Imaginez-vous que le pharmacien du coin...

LÉON, *toussant.*

Hum! hum!

ERMENTRUDE, *à Julien.*

Comment! tu es encore là? Mais tu ne vois pas qu'il étouffe. Va donc chercher du vin.

JULIEN.

Il faut que je l'aie laissé dans l'office.

ERMENTRUDE.

Va donc! (*Julien sort.*) Il est étourdi comme s'il

Digitized by Google

77384

était jeune... (*Elle va vers Léon.*) Pauvre enfant! mais voyez s'il reviendra!

JULIEN, *rentrant avec une bouteille et une carafe sur un plateau.*

Je l'avais laissé dans l'office, madame la vicomtesse. Ce pharmacien du coin donc...

Ermentrude verse à boire à Léon.

ERMENTRUDE.

Eh! laisse-nous tranquilles avec tes pharmaciens... Va-t'en!

JULIEN.

J'obéis, madame la vicomtesse.

ERMENTRUDE.

Tu ne veux donc pas perdre ta mauvaise habitude de me donner à tout propos mon titre de vicomtesse?

JULIEN.

C'est plus fort que moi.

ERMENTRUDE.

Ah! fais porter à la diligence les bagages de Léon.

JULIEN.

Oui, madame la vicomtesse... Ah! pardon!

Il sort.

SCÈNE III.

LÉON, ERMENTRUDE.

ERMENTRUDE.

Il est incorrigible.

LÉON, *quittant la table.*

Pourquoi le grondez-vous? Vous ne regrettez donc pas la perte de votre noblesse?

ERMENTRUDE.

Ma noblesse!... voilà quelque chose de précieux pour y tenir! D'abord je ne suis pas noble de ma personne : je suis issue d'une famille de robe, voilà tout... Opportune-Prudence-Félicité-Perpétue-Ermentrude Cliquet, fille d'un riche greffier au Parlement, et mariée au vicomte André de Maugaillard... et pour le bonheur qui m'en est revenu!

LÉON.

Il est vrai, ma cousine, que votre position est un peu singulière...

ERMENTRUDE.

Intolérable, révoltante! je suis une victime des mœurs monarchiques; je représente les abus de l'ancien régime... J'avais neuf ans alors...

LÉON.

En 1764, je crois.

ERMENTRUDE, *vivement.*

J'avais sept ans moins quelque chose. Un matin, j'achevais d'ajuster ma poupée : ma mère entre dans ma chambre, elle ordonne à ma gouvernante de m'habiller. Pendant huit jours on me pare comme une châsse, on me poudre, on me met du rouge et des mouches, on m'apprend à jouer de l'éventail et à marcher sans tomber sous une robe à queue; puis, quand je fus convenablement dressée, on me présenta en grande cérémonie mon futur le vicomte André de Maugaillard, âgé de douze ans, poudré comme moi, pincé à la taille, l'épée au côté et la jambe en avant. On dit au vicomte : Embrassez votre femme. Le vicomte répond : Je ne veux pas, moi! Je me mets à pleurer de mon côté... alors les deux familles déclarent que nous nous convenons parfaitement. Quinze jours après on conclut ce mariage enfantin. Trois ans se passent, le vicomte part avec son père pour le Brésil, où il va recueillir une succession considérable. Il devait rester dix-huit mois, et il n'est pas encore de retour.

LÉON.

Et nous sommes en 1796.

ERMENTRUDE.

Il m'a laissé son portrait. Le voilà à quinze ans; on m'a fait peindre aussi plus tard en face; c'est un mariage en peinture.

LÉON.

Je suis sûr que le vicomte vous a bien regrettée...

ERMENTRUDE.

Il y paraît!... j'avais dix ans quand il est parti, et il y en a trente qu'il est au Brésil.

LÉON.

Ah! c'est que cette fortune si belle de loin, si facile à réaliser, de près c'était tout autre chose. Dans un âge où l'on ne songe guère qu'à ses plaisirs, le vicomte pillé, volé par des intendants infidèles, en procès avec des collatéraux, prend une résolution énergique : il met bas sa noblesse avec son habit brodé et ses manchettes, et il devient cultivateur. Il s'est enrichi deux fois, deux fois tout a été perdu. Il a recommencé avec courage; enfin il a acquis une fortune à l'abri des revers. C'est alors qu'il m'a recueilli, qu'il m'a élevé, moi, le fils d'un de ces héritiers qui avaient voulu le ruiner, et je ne suis pas le seul dont il ait pris soin... il a adopté ma cousine.

ERMENTRUDE.

Ah! oui, celle qui va se marier là-bas, à ce que m'écrit mon mari.

LÉON, *à part, soupirant.*

Se marier!

ERMENTRUDE.

Beau mérite d'ailleurs de s'intéresser à vous, un brave garçon, un...

LÉON.

Je dois vous remercier également. Quand il m'a envoyé à Paris, il m'a bien dit : Tu ne manqueras pas d'aller voir ma femme, ma belle Ermentrude.

ERMENTRUDE, *minaudant.*

Et trouvez-vous qu'il ait dit vrai?

LÉON.

Et depuis un an vous n'avez pas voulu que je logeasse ailleurs que dans votre maison.

ERMENTRUDE.

Un jeune homme sans expérience... il y a tant de dangers pour la jeunesse dans une grande ville!

LÉON, *à part.*

Oh! malgré sa perfidie, j'avais son souvenir pour me préserver!

Digitized by Google

SCENE IV.

LES MÊMES, JULIEN, *entrant par le fond.*

JULIEN.

Madame la...

ERMENTRUDE.

Que veux-tu?

JULIEN.

La diligence va partir.

ERMENTRUDE.

Déjà!

LÉON.

Allons, adieu, ma cousine.

ERMENTRUDE.

Est-ce que c'est bien important, votre voyage?

LÉON.

Oh! indispensable... trois vaisseaux à faire charger. Adieu!

ERMENTRUDE.

Adieu donc, et revenez bientôt; j'ai un grand projet à vous communiquer, plus tard.

LÉON.

Adieu, adieu, cousine.

Il l'embrasse et sort par le fond à gauche.

JULIEN, *à part.*

Ce diable de pharmacien du coin! divorcer avec une belle femme blanche pour épouser une négresse!

SCÈNE V.

ERMENTRUDE, JULIEN.

Julien pendant les dernières répliques de la scène précédente a enlevé la table du déjeuner.

ERMENTRUDE.

Eh bien! pourquoi restes-tu là?

JULIEN, *bas, à Ermentrude.*

Il y a un monsieur qui demande à vous parler; il vient du Brésil.

ERMENTRUDE.

Hein?

JULIEN.

Il me l'a dit; il est chargé de vous remettre une lettre.

ERMENTRUDE.

Qu'il entre!

Julien a remonté la scène.

JULIEN, *à la cantonade.*

Si monsieur veut entrer...

SCÈNE VI.

ERMENTRUDE, LE VICOMTE DE MAUGAILLARD.

Julien se retire par le fond.

MAUGAILLARD, *saluant.*

Madame...

ERMENTRUDE, *faisant la révérence.*

Monsieur...

MAUGAILLARD.

Vous m'excuserez, madame, de me présenter chez vous à l'improviste, sans m'être informé si ma visite ne vous dérangeait pas; mais le motif qui m'amène... votre mari...

ERMENTRUDE, *vivement.*

Il est mort?

MAUGAILLARD.

Non, madame; du moins je l'ai quitté, il y a quatre mois, en parfaite santé, et quand je le reverrai, je lui dirai quel intérêt touchant... ce cri parti du cœur... il n'y a pas à s'y méprendre.

ERMENTRUDE.

Vous avez, m'a-t-on dit, une lettre à me donner, monsieur?

MAUGAILLARD, *tirant son portefeuille et lui remettant une lettre.*

La voici!

ERMENTRUDE.

Monsieur de Maugaillard ne songe pas à revenir en France?

MAUGAILLARD.

Sa lettre vous instruira sans doute...

ERMENTRUDE.

Vous permettez donc...

MAUGAILLARD.

Je vous en prie.

Elle ouvre la lettre.

ERMENTRUDE, *avant de lire.*

Je croyais que son dessein était de quitter le Brésil. On me l'avait dit... un de ses parents...

MAUGAILLARD.

Ah! oui... le petit Léon de Norris?

ERMENTRUDE.

Vous le connaissez?

MAUGAILLARD.

Un charmant garçon...

ERMENTRUDE.

Oh! oui... Il vient de partir pour Marseille.

MAUGAILLARD.

Ah! tant pis; j'aurais été bien aise de le voir.

Ermentrude parcourt la lettre.

ERMENTRUDE.

Retournez-vous bientôt au Brésil, monsieur?

MAUGAILLARD.

Dans quelques jours, madame.

ERMENTRUDE.

Vous chargerez-vous d'une réponse à cette lettre?

MAUGAILLARD.

Volontiers.

ERMENTRUDE.

Pardon... Je vais l'écrire sur-le-champ; cela ne sera pas long *.

Elle va vers la table à droite et écrit. Pendant ce temps Maugaillard se promène et examine le salon. Il voit le portrait d'Ermentrude à droite.

MAUGAILLARD, *regardant le portrait.*

Ami de votre mari m'a souvent parlé de vous, madame.

ERMENTRUDE, *écrivant.*

Vraiment?

* Maugaillard, Ermentrude.

Digitized by Google

MAUGAILLARD, *de même.*

Comme d'une jeune personne qui promettait de devenir fort jolie... et qui a tenu parole.

ERMENTRUDE, *de même.*

Vous trouvez?

MAUGAILLARD, *de même.*

Des yeux d'une expression! d'une vivacité!...

ERMENTRUDE, *à part, et écrivant.*

Il paraît fort aimable ce monsieur...

MAUGAILLARD, *de même.*

Un sourire enchanteur!... une fraîcheur!... un éclat!...

ERMENTRUDE, *cachetant sa lettre.*

Oh!

MAUGAILLARD.

Une taille charmante...

ERMENTRUDE, *flattée.*

Ah! vous êtes un...

MAUGAILLARD.

Ravissante peinture!

ERMENTRUDE, *colère. Elle se retourne et voit Maugaillard qui lorgne le portrait.*

Vous êtes un...

Elle lui donne la lettre.

MAUGAILLARD.

Oh! pardon, madame... mais l'original aussi a bien son prix... une gravité, une maturité, une majesté...

ERMENTRUDE, *à part, remonte la scène en faisant jouer son éventail.*

Il me donne une bien triste idée du Brésil.

MAUGAILLARD *ouvre la lettre et la lit sans être vu d'abord d'Ermentrude.*

« Monsieur le vicomte, je n'ai que deux mots à » vous répondre : Si vous voulez m'entretenir » d'un sérieux projet que vous ne spécifiez pas, » donnez-vous la peine de venir en France. Quant » à moi, je n'irai pas au Brésil vous faire une » visite. Aussi bien, comme vous me le faites » sentir, quand on s'est passé de se voir pendant » trente ans sans que la santé en ait souffert, on » peut continuer sans crainte de la compromettre, » etc., etc. » A la bonne heure!... je vois que nous nous entendons. Quel touchant accord* !

ERMENTRUDE, *s'apercevant qu'il a ouvert la lettre.*

Eh bien, mais qu'est-ce que vous faites! Ceci est un peu trop Brésil! par exemple. Décacheter une lettre pour mon mari!

MAUGAILLARD.

Il faut bien qu'il la lise.

ERMENTRUDE, *s'évanouissant à gauche, où elle est passée pendant que son mari a lu la lettre.*

Ciel!

MAUGAILLARD, *à part.*

Je ne croyais pas produire autant d'effet! (*Il va à elle, et lui frappe dans la main.*) Madame? Ermentrude? madame? Ermentrude? Revenez à moi... non, je veux dire revenez à vous. Ermentrude?

ERMENTRUDE, *se levant brusquement.*

Monsieur, c'est une indignité, une trahison! un outrage! que prétendiez-vous surprendre ici en vous y présentant sans vous faire connaître?

MAUGAILLARD.

Je pensais que vous m'auriez reconnu.

ERMENTRUDE, *désignant le portrait de son mari.*

Vous êtes si changé! Et puis qui me dit que vous n'êtes pas un imposteur?

MAUGAILLARD.

Oh! me faire passer pour votre mari, si je ne l'étais pas... quelle mauvaise plaisanterie!

ERMENTRUDE.

Mais enfin, monsieur, établissez votre identité...

MAUGAILLARD.

J'ai mes papiers, je suis en règle... (*à part*) malheureusement.

Il tire son portefeuille et donne les papiers.

ERMENTRUDE.

Vous comprenez qu'en pareil cas, une méprise...

MAUGAILLARD.

Oui... oui... l'histoire de la Femme à deux maris...

ERMENTRUDE, *à part, après avoir lu.*

Je n'en ai qu'un, et c'est bien assez!

MAUGAILLARD.

Vous voyez?

ERMENTRUDE.

C'est juste... Comment vous portez-vous?

MAUGAILLARD.

Pas mal, merci; et vous?

ERMENTRUDE.

Je suis languissante... et cette dernière émotion... j'ai les nerfs dans un état... et il y a de quoi, convenez-en : entrer ici sans dire son nom, cela expose...

MAUGAILLARD.

A s'expliquer avec franchise? où est le mal? Au lieu de cela, si nous avions été avertis, nous nous serions tenus sur la réserve, nous aurions entassé mensonges sur mensonges. Après trente ans de mariage, nous ne pouvons pas aller aux informations, et cependant nous ne voulons pas nous tromper... Ainsi, parlons à cœur ouvert. Voulez-vous?

ERMENTRUDE.

Je veux bien.

MAUGAILLARD.

Léon a dû vous conter mon histoire... ce qui m'est arrivé... mes alternatives de bonne et de mauvaise chance. Enfin je suis riche... J'ai quatre-vingt mille livres de rente... et vous?...

ERMENTRUDE.

A peu près autant.

MAUGAILLARD, *la regardant avec intention.*

Diable! Savez-vous que nous ferions l'un et l'autre un joli parti, si nous étions à marier? nous pourrions choisir... Il y a entre nous, je crois, communauté de biens?...

ERMENTRUDE.

Je ne me rappelle pas... c'est possible.

MAUGAILLARD.

Convenons dès à présent à l'amiable que nous

* Ermentrude, Maugaillard.

resterons chacun maître de disposer de notre fortune.

ERMENTRUDE.

Soit.

MAUGAILLARD.

Moi, d'abord, j'ai pris l'habitude de ne faire que mes volontés.

ERMENTRUDE.

C'est comme moi.

MAUGAILLARD.

J'ai besoin d'une liberté pleine et entière.

ERMENTRUDE.

Moi aussi.

MAUGAILLARD.

Au moindre obstacle je m'irrite.

ERMENTRUDE.

Je m'emporte...

MAUGAILLARD.

Je ne me connais plus.

ERMENTRUDE.

Je ne suis plus maîtresse de moi.

MAUGAILLARD.

Quelle conformité d'humeur!... Cette maison vous appartient?

ERMENTRUDE.

Oui.

MAUTGAILLARD.

Vous m'y donnerez un appartement commode, n'est-ce pas?

ERMENTRUDE, *soupirant.*

Il le faudra bien!

MAUGAILLARD.

Mais séparé du vôtre... toujours par suite du même principe... liberté complète.

ERMENTRUDE.

C'est ce que je demande. Si vous voulez même être plus libre encore, je vous céderai une autre maison que j'ai à l'extrémité de Paris.

MAUGAILLARD.

Vous êtes bien bonne... j'accepte; mais nous nous verrons quelquefois?

ERMENTRUDE.

Comment donc! souvent... toutes les semaines.

MAUGAILLARD.

Tous les quinze jours.

ERMENTRUDE.

Nous ne passerons jamais le mois.

MAUGAILLARD.

C'est convenu... vous me direz votre biographie pendant les trente ans que nous avons vécu séparés.

ERMENTRUDE, *blessée.*

Monsieur, je puis vous la faire sans rougir.

MAUGAILLARD, *souriant.*

Convenez cependant que, dans ma position, un mari pourrait croire, sans être ombrageux, qu'il n'a pas eu le même bonheur que le roi d'Ithaque, qui retrouva sa femme Pénélope occupée à faire de la tapisserie, et qui n'avait fait que cela.

ERMENTRUDE.

Monsieur, ma conduite a été irréprochable.

MAUGAILLARD.

Je le veux bien, madame.

ERMENTRUDE.

Cela, je l'avoue, ne m'a pas empêché de penser, de sentir, de sentir beaucoup, de passer par de cruelles épreuves.

MAUGAILLARD.

Cela se conçoit.

ERMENTRUDE, *souriant.*

Oh! je veux être franche : il m'est arrivé de regretter d'être votre femme... Vous comprenez, faire de la tapisserie pendant trente ans.

MAUGAILLARD.

Oui, à moins d'être tapissier, c'est..... Enfin, franchise pour franchise : ce que vous avez éprouvé, chère Ermentrude, je l'ai éprouvé moi-même.

ERMENTRUDE, *l'interrogeant du regard.*

Mais maintenant que vous voilà...

MAUGAILLARD, *désignant son portrait à lui.*

Vous aimeriez bien, avouez-le, que ce portrait s'animant tout d'un coup, prît ma place, et que je prisse la sienne... Je pourrais être mon père.

ERMENTRUDE, *désignant son portrait à elle.*

Prétendriez-vous dire, monsieur, que je ressemble à la mère de mon portrait?

MAUGAILLARD.

A la sœur, à la sœur aînée. Vous êtes encore très... comment dirai-je? très... très... très...

ERMENTRUDE, *vivement.*

Je comprends, monsieur; vous me demandez votre entière indépendance.

MAUGAILLARD.

C'est-à-dire que... ça dépend... si, par exemple... Voyons, dites la vérité : m'aimez-vous?

ERMENTRUDE.

J'ai toujours eu horreur du mensonge : je me tais. Et vous?

MAUGAILLARD.

Permettez-moi de garder le silence.

ERMENTRUDE.

C'est on ne peut pas plus clair.

MAUGAILLARD.

N'est-ce pas? Je vous comprends; j'accepte votre proposition. On nous a mariés sans notre consentement, nous avons vécu sans nous connaître.....

ERMENTRUDE.

Vous le voulez? Il n'est rien que je ne fasse pour vous être agréable.

MAUGAILLARD.

Oui, séparons-nous; nous nous entendons si bien! La loi nous le permet.

ERMENTRUDE.

Cher vicomte, je consens... C'est drôle! je vous trouve une bonne figure à présent!

MAUGAILLARD.

Vous ne changerez pas d'idée!.... vous n'allez pas me trouver charmant?

ERMENTRUDE.

Non, je suis femme de parole.

MAUGAILLARD.

Eh bien, je vous avouerai que, sans nommer personne, j'ai déjà parlé à un jurisconsulte.

Digitized by Google

ERMENTRUDE.

C'est singulier... comme nous nous entendons... moi aussi...

MAUGAILLARD.

Ce divorce... sympathique peut être prononcé en moins d'une semaine.

ERMENTRUDE.

C'est convenu.

MAUGAILLARD.

A une condition.

ERMENTRUDE.

Laquelle?

MAUGAILLARD.

Sans cette longue séparation, si nous nous étions réciproquement donné notre jeunesse, nous aurions pu vivre très-heureux... nous adorer... connaître le charme d'une longue intimité. Je ne veux pas tout perdre : nous resterons amis?

ERMENTRUDE.

J'allais vous le proposer.

MAUGAILLARD.

Amis sans soupçons, sans défiance!... vous êtes une femme ravissante!

ERMENTRUDE.

Et vous un homme adorable.

MAUGAILLARD.

C'est bien le cas ou jamais de nous embrasser.

Ils s'embrassent.

ERMENTRUDE.

Oui, nous en avons encore le droit.

MAUGAILLARD.

Et maintenant dites-moi ce que vous avez fait de Léon.

ERMENTRUDE.

Je vous ai écrit, il y a six mois, que j'allais le marier à la fille d'un banquier. Je ne lui avais pas encore communiqué ce projet, et il ne le saura pas; car j'ai changé d'avis.

MAUGAILLARD.

Vous lui avez trouvé une autre femme?

ERMENTRUDE.

Peut être.

MAUGAILLARD.

Je vous avais également écrit que j'allais marier sa cousine à un riche colon; mais, comme vous, j'ai changé d'avis.

ERMENTRUDE.

Vous lui avez trouvé un autre mari?

MAUGAILLARD.

Oui, je l'espère. Du reste, je vous la présenterai bientôt; elle va venir. Elle n'a qu'une heure à rester à Paris : elle part aujourd'hui même pour Montpellier; elle passera six mois chez sa tante.

ERMENTRUDE.

Elle est jeune?

MAUGAILLARD.

Dix-neuf ans

ERMENTRUDE.

Jolie?

MAUGAILLARD.

Comme..... (*Il désigne le portrait.*) Du reste, jugez-en par vous même; la voici...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIE, PIERRE, JULIEN.

MARIE, *venant du fond.*

Ah! mon cousin .. (*Saluant Ermentrude.*) Madame...

ERMENTRUDE.

Une charmante personne!... Approchez, mademoiselle... Monsieur le vicomte parlait de vous à l'instant même... Permettez..

Elle l'embrasse.

MAUGAILLARD, *à part.*

Je la trouve bien conservée à présent.

ERMENTRUDE, *à Julien.*

Julien, fais rafraîchir ce garçon

MAUGAILLARD, *à Pierre.*

Eh bien, Pierre, avez-vous trouvé de la place?

PIERRE.

Oui, monsieur, mais dans la voiture de demain seulement.

MAUGAILLARD.

C'est bien.

JULIEN, *bas, à Pierre.*

Venez, venez, je vous raconterai l'histoire d'un pharmacien du coin...

Julien et Pierre sortent ensemble par le fond.

SCÈNE VIII.

ERMENTRUDE, MARIE, MAUGAILLARD.

ERMENTRUDE.

En attendant, vicomte, voulez-vous faire un tour de jardin?

MAUGAILLARD.

Avec plaisir.

ERMENTRUDE, *passe près du Vicomte.*

Donnez-moi le bras. Venez-vous avec nous, ma jolie cousine?

MARIE.

Excusez-moi, madame; je suis un peu fatiguée. Si vous le permettez, je resterai.

ERMENTRUDE.

Je ne prétends pas vous gêner. (*Lui montrant une chambre au fond, à droite.*) Si vous voulez vous reposer, voici un appartement dont vous pouvez disposer.

MARIE.

Merci, madame.

ERMENTRUDE.

Allons, vicomte. (*Elle lui prend le bras. Bas.*) Je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance.

MAUGAILLARD, *bas.*

Et moi, ravi, ma parole d'honneur.

Ils sortent ensemble par le fond.

SCÈNE IX.

MARIE, *seule.*

Comme ils paraissent contents de se revoir! c'est à dire de se voir, puisqu'ils ne se connais-

Digitized by Google

saient pas... C'est un grand bonheur pour eux de se convenir ainsi. Ils avaient juré de s'aimer toujours, et ils tiennent parole; tandis que lui, Léon, il va se marier, à ce que m'a dit mon cousin le vicomte, il y a six mois. Il est marié déjà peut-être; il aura su que j'arrivais, et il est parti. Je l'ai appris par le domestique de ma cousine; il n'a pas voulu me voir; il a craint mes reproches, et il a eu bien tort; je suis trop fière pour avoir l'air d'être blessée de sa conduite (*Elle prend un livre et s'écrie:*) Ciel! le voici. Oh! qu'il ne s'aperçoive pas de mon trouble!

SCÈNE X.

LÉON, *entrant par le fond, à gauche;* MARIE, *près de la table, à droite, prenant un livre.*

LÉON, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé; c'est bien elle que, du coupé de la diligence, j'ai aperçue dans la rue. Je n'ai pu y tenir : j'ai fait arrêter; je suis descendu, et maintenant que le premier mouvement est passé, je sens que j'ai eu tort... Elle est mariée peut-être; elle ne pense plus à moi, et mes reproches, au lieu de la toucher, la feraient rire. Je ne lui parlerai pas; non, je repartirai.

Il fait un mouvement et heurte une chaise.

MARIE, *feignant d'avoir peur.*

Ah!

Ils se regardent.

LÉON.

Pardon, mad... j'étais entré sans vous apercevoir.

MARIE, *à part, debout.*

Comme il ment!

LÉON.

Vous voilà arrivée du Brésil, mad...?

MARIE.

Oui, monsieur Léon; j'arrive, je...

LÉON.

Me permettez-vous de vous demander des nouvelles de votre santé, mad...?

MARIE.

Très-bonne, monsieur, et la vôtre?

LÉON.

Excellente.

MARIE, *à part, vivement.*

Excellente! c'est clair... il est marié; il ne me regrette pas.

LÉON.

Je ne veux pas interrompre plus longtemps une lecture qui paraît vous intéresser.

MARIE.

Oh! mon Dieu, non; une histoire bien commune, bien ordinaire, une trahison.

LÉON.

C'est vrai; on ne voit que ça (*appuyant*), madame.

MARIE, *à part.*

Madame?

LÉON, *à part.*

Elle ne dit pas non... elle est mariée.

MARIE.

Que je ne vous retienne pas, monsieur; vous alliez sortir.

LÉON, *à part.*

Elle me renvoie, pour que je ne vole pas son mari, qui est par là. (*Haut.*) Je me retire, et j'ai bien l'honneur de vous présenter mes respects.

MARIE, *à part.*

Il va joindre sa femme. (*Haut.*) J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur.

Ils se saluent cérémonieusement.

LÉON, *à part.*

Oh! j'étouffe.

MARIE, *à part.*

Je suffoque.

Ils renouvellent le salut.

SCÈNE XI.

LÉON, ERMENTRUDE, MARIE.

ERMENTRUDE, *stupéfaite.*

Léon, ici! Julien ne s'était pas trompé. Ah ça, vous n'êtes donc point parti?

LÉON, *très-embarrassé.*

Tout était pris; il n'y avait plus de place.

ERMENTRUDE.

Mais Julien avait retenu la vôtre hier soir.

LÉON, *souriant.*

Il paraît qu'il l'avait mal retenue. Enfin il n'y en avait pas.

ERMENTRUDE.

On vous a rendu les arrhes?

LÉON.

Oui, oui. (*A part.*) J'avais payé, tout est perdu. (*Haut.*) Du reste, ce n'est qu'un retard; je partirai ce soir, et j'irai arrêter moi-même... Tenez, j'y vais à l'instant.

MARIE, *à part.*

J'ai une envie de pleurer!

Elle entre dans l'appartement qu'on lui a désigné, et Léon sort par le fond à gauche.

ERMENTRUDE.

Léon! il s'en va; il ne me donne pas le temps de lui dire que son cousin est là. Il le verra en rentrant.

SCÈNE XII.

MAUGAILLARD, ERMENTRUDE.

MAUGAILLARD, *lui présentant une petite rose.*

Belle et jeune Chloé, que ce bouton de rose
Que ma main a choisi parmi les plus vermeils,
Présenté par l'amour, dans ton corset repose,
Pour qu'il soit en famille et trouve ses pareils.

ERMENTRUDE.

Vous êtes poëte?

MAUGAILLARD.

Par amour.

ERMENTRUDE.

Plaît-il?

MAUGAILLARD.

En cueillant cette rose pompon dans le jardin, je me suis rappelé ce quatrain que j'ai composé autrefois pour vous, à quinze ans, dans les premiers temps de mon séjour au Brésil.

ERMENTRUDE.

Ah!

MAUGAILLARD.

Il y a du sentiment, n'est-ce pas?

ERMENTRUDE.

Oui.

MAUGAILLARD.

Ça part du cœur. (*A part.*) Ça partait du cœur.

Il répète le quatrain entre ses dents comme pour se charmer lui même:

Belle et jeune Chloé...

ERMENTRUDE.

C'est charmant.

Ils s'extasient tous les deux.

MAUGAILLARD.

Ah ça, mais dites donc, nous nous oublions complétement; nous nous débitons des douceurs, et nous voulons rompre.

ERMENTRUDE.

C'est vrai.

MAUGAILLARD.

Nous ne pouvons pas aller chez l'officier municipal lui dire: nous vivons en bonne intelligence, séparez-nous...

ERMENTRUDE.

Vous avez raison.

MAUGAILLARD.

Donc, comme nous venons d'en convenir au jardin, il faut feindre l'un pour l'autre une profonde antipathie, et la révéler par de l'éclat.

ERMENTRUDE.

C'est cela, une dispute... Et des témoins?

MAUGAILLARD.

Votre domestique et le mien, deux vieux serviteurs. Tenez, précisément, ils sont là (*il désigna le fond extérieur*); ils peuvent nous entendre... Êtes-vous prête?

ERMENTRUDE.

Oui.

MAUGAILLARD, *à demi-voix.*

Commencez.

ERMENTRUDE.

J'aime mieux que ce soit vous.

MAUGAILLARD.

Vous êtes... une femme charmante...

ERMENTRUDE, *souriant.*

Merci; mais ce n'est pas cela.

MAUGAILLARD.

Attendez... je... je ne peux pas trouver le premier mot.

ERMENTRUDE.

Ni moi. (*Prenant la ton colère.*) Monsieur!...

MAUGAILLARD, *de même.*

Madame!...

ERMENTRUDE.

Me traiter ainsi!

MAUGAILLARD, *à part.*

Nous sommes lancés. (*Haut.*) Me recevoir de la sorte!

ERMENTRUDE.

C'est une indignité!

MAUGAILLARD, *bas.*

Bravo. (*Haut.*) C'est abominable!

ERMENTRUDE, *bas.*

Plus haut. (*Haut.*) C'est intolérable!

MAUGAILLARD.

Un mari!

ERMENTRUDE.

Une femme!

MAUGAILLARD.

Mais cela ne se passera pas ainsi!

ERMENTRUDE.

Je ne le souffrirai pas!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LÉON, MARIE, *entrant;* JULIEN, PIERRE, *entrant en même temps par le fond**.

LÉON, MARIE.

Qu'y a-t-il donc?

JULIEN.

Qu'est-ce que c'est?

MAUGAILLARD.

J'ai tout deviné, madame...

ERMENTRUDE.

Je sais tout, monsieur...

LÉON.

Que signifie...

MAUGAILLARD.

Tiens, te voilà, toi? Embrasse-moi.

LÉON, *embrassant.*

D'où vient cette querelle?

MAUGAILLARD.

C'est madame qui...

MARIE.

Quel motif?

MAUGAILLARD.

Sous prétexte que cette maison lui appartient, oser me dire qu'elle a le droit de me mettre à la porte!

ERMENTRUDE, *à part.*

Tiens, c'est bon, ça. (*Haut.*) Oui, j'en ai le droit, quand vous venez me dire en face que je... que j'ai... que j'eus...

MAUGAILLARD.

Oui, madame, oui; pendant mon absence, on vous a fait la...

ERMENTRUDE, *bas.*

Oh! prenez garde; c'est trop fort.

MAUGAILLARD.

On me l'a dit, du moins; je ne le crois pas; mais il suffit que le soupçon... Enfin, voilà.

ERMENTRUDE.

Un soupçon! quel outrage!... Sortez de chez moi.

* Léon, Maugaillard, Ermentrude, Marie, Pierre, Julien.

MAUGAILLARD.

Oui, madame; je sors, et je demande une séparation!

ERMENTRUDE.

Un divorce!

JULIEN, *bas à Pierre.*

Juste comme le pharmacien du coin.

LÉON.

Ciel! ma cousine!

ERMENTRUDE.

Il le faut.

MARIE.

Mon cousin!

MAUGAILLARD.

Vous témoignerez tous les quatre; mais venez, Marie, venez; je ne veux pas que cette scène se prolonge devant vous.

ERMENTRUDE.

C'est indigne!

MAUGAILLARD.

C'est affreux!

ERMENTRUDE, *bas, à son mari.*

Vous êtes charmant!

MAUGAILLARD, *bas.*

Je vous trouve ravissante!

Pierre et Julien sortent par le fond au milieu; Maugaillard et Marie par le fond à droite.

SCÈNE XIV.

LÉON, ERMENTRUDE.

LÉON.

O ma cousine! vous reviendrez sur cette résolution.

ERMENTRUDE.

Jamais; mon parti est pris. Du moment qu'il y a incompatibilité...

Elle sourit à part.

LÉON.

Mais il me semble que renoncer au mariage...

ERMENTRUDE, *à part.*

Il me trouve jeune! (*Haut.*) Le mariage! Léon, il est temps de s'occuper du vôtre, de votre avenir, de votre fortune.

LÉON.

Oh! mon Dieu! qui est-ce qui voudrait de moi?

ERMENTRUDE.

Je vous ai trouvé un parti peut-être... ça dépendra de vos dispositions.

LÉON, *à part.*

Oh! si je pouvais me venger de Marie!

ERMENTRUDE.

Vous n'avez pas de répugnance pour le mariage?

LÉON, *vivement.*

Du tout, au contraire.

ERMENTRUDE.

Tenez-vous beaucoup à une extrême jeunesse?

LÉON, *à part.*

C'est la fille du banquier voisin, vingt-sept ans. (*Haut.*) Oh! mon Dieu! non, cousine.

ERMENTRUDE.

Et vous avez raison... c'est si commun! c'est à la portée de tout le monde... Qui n'a pas été jeune? mais les qualités du cœur!...

LÉON.

Oui, oui, voilà l'essentiel.

ERMENTRUDE.

Tenez-vous à la beauté?

LÉON.

C'est clair, c'est la fille du banquier. (*Haut.*) Du tout, et pourvu que la figure soit...

ERMENTRUDE.

Agréable, ça suffit; ça n'est pas même nécessaire, parce que les qualités du cœur...

LÉON.

Voilà ce qui importe.

ERMENTRUDE.

Quant à la fortune...

LÉON.

Je n'y tiens pas.

ERMENTRUDE.

Oui, mais elle ne gâte rien, et la personne sur qui j'ai jeté les yeux est riche, très-riche.

LÉON.

Au fait, soit, oui, ça ne peut pas nuire.

ERMENTRUDE.

Vous êtes décidé?

LÉON, *à part.*

Je lui prouverai que, trahi par elle, je puis encore trouver... (*Haut.*) Oui, bien décidé; je resterai à Paris... Il y a des gens qui me croient abandonné, qui s'imaginent que personne ne s'intéresse à moi; vous leur prouverez le contraire... C'est bien! c'est très-bien! je vous remercie! vous êtes la meilleure des femmes.

ERMENTRUDE, *à part.*

Il m'a comprise.

LÉON.

Et je suis le plus heureux des hommes.

ERMENTRUDE.

Et vous ne changerez pas d'avis?

LÉON.

Oh! ça, non, et je ne demande qu'une chose, c'est à voir ma future sur-le-champ.

ERMENTRUDE.

Elle est devant vous, mon ami.

LÉON, *stupéfait.*

Quoi! c'est...

ERMENTRUDE, *à part.*

Il est enchanté.

LÉON.

Quoi! vous...

Maugaillard paraît, écoute et sourit sans être vu.

ERMENTRUDE.

Oui, dans six mois... Vous avez ma parole, j'ai la vôtre, cela vaut un contrat.

LÉON.

Mais...

ERMENTRUDE.

Vous me remercierez plus tard... (*Bas.*) Silence! voici mon mari; retirez-vous.

Léon se retire tout effaré, par le fond à gauche.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

ERMENTRUDE, MAUGAILLARD.

Ermentrude reste à regarder quelque temps la porte; elle soupire.

ERMENTRUDE, *à part.*

Pauvre jeune homme! il est tout hors de lui... comme il m'aime!

MAUGAILLARD.

Bravo! bravo! j'ai vu et entendu.

ERMENTRUDE.

Oh! c'est une trahison.

MAUGAILLARD.

Non pas... est-ce que j'ai l'air irrité? l'air d'un mari jaloux?... je suis enchanté, au contraire... je revenais pour vous faire une confidence qui m'aurait embarrassé... Ce que j'ai vu me met à mon aise.

ERMENTRUDE.

Une confidence?... Qu'est-ce donc?

MAUGAILLARD.

Vous ne vous en doutez pas?

ERMENTRUDE.

Non.

MAUGAILLARD.

Marie est sans fortune comme Léon... Eh bien, ce que vous avez dit à Léon, je viens de le dire à Marie.

ERMENTRUDE.

Vous l'aimez?

MAUGAILLARD.

Oui.

ERMENTRUDE.

Vous voulez?...

MAUGAILLARD.

Comme vous.

ERMENTRUDE.

Elle accepte?

MAUGAILLARD.

Son trouble m'a révélé sa reconnaissance, son bonheur... elle a manqué se trouver mal, et dans quelques mois d'ici...

ERMENTRUDE.

Et moi qui croyais que vous renonciez au mariage!

MAUGAILLARD.

Comme vous.

ERMENTRUDE.

Hypocrite!

MAUGAILLARD.

Sournoise! (*Il se rapproche d'elle et lui prend le bras.*) Ah ça, me l'auriez-vous dit, si je ne l'avais pas vu?

ERMENTRUDE.

Oui.

MAUGAILLARD.

Bien! vous avez fort bon goût: Léon est un charmant cavalier.

ERMENTRUDE.

N'est-ce pas?.. Marie est jolie, très-jolie.

MAUGAILLARD.

C'est vrai; mais avant d'avoir ces idées, il fallait ravoir ma liberté.

ERMENTRUDE.

Moi la mienne.

MAUGAILLARD.

Si vous aviez refusé, si j'avais eu le malheur de vous pl... jamais je n'aurais dit un mot à Marie.

ERMENTRUDE.

Léon n'aurait rien su.

MAUGAILLARD.

Nous aurions été malheureux tous les deux: nous aurions nourri au fond du cœur un amour coupable.

ERMENTRUDE.

Nous nous serions détestés!

MAUGAILLARD.

Trompés!

ERMENTRUDE.

Qui sait?

MAUGAILLARD.

Au lieu de cela, une amitié sincère, cordiale... Ce que je pense, vous le savez; ce que vous désirez, je le connais. Vous vous dites: Mon mari aime une autre femme, tant mieux! Moi, je dis: Ma femme aime un jeune homme, j'en suis bien aise! c'est une position charmante! il faudrait être fous pour la changer!

ERMENTRUDE.

Certainement.

MAUGAILLARD.

Et puis, Marie et Léon nous devront tout: position, bonheur, richesse... Ah! ma foi! s'ils ne nous aimaient pas, ils seraient bien ingrats!... Dites donc, et plus tard, nos enfants... vous serez marraine.

ERMENTRUDE.

Et vous parrain!

MAUGAILLARD.

Je voudrais déjà faire sauter votre petite famille sur mes genoux. Savez-vous qu'avant de vous connaître, je vous redoutais?

ERMENTRUDE.

Vous me faisiez peur.

MAUGAILLARD.

Et que maintenant je... voudrais... vous embrasser... Hein?... il n'y a personne!

ERMENTRUDE.

Faites vite.

Ils vont pour s'embrasser; il s'arrêtent tous deux en même temps.

MAUGAILLARD.

Eh bien, non!

ERMENTRUDE.

Non, au fait!

MAUGAILLARD.

Je ferais une infidélité à Marie!

ERMENTRUDE.

Et moi à Léon!

MAUGAILLARD.

Allons, allons, je vous quitte; je vais chez l'officier municipal former la demande en divorce... Adieu.

Il lui baise la main. Il sort par le milieu au fond.

Digitized by Google

ERMENTRUDE.

Adieu

SCÈNE XVI.

ERMENTRUDE, *seule.*

Vraiment il mérite d'être heureux... il le sera... pourvu qu'il ne s'abuse pas sur les sentiments de Marie... elle est bien jeune pour lui, et dans quelques années... (*Se voyant dans la glace.*) Je vais faire une autre toilette... cette coiffure-là ne me va pas bien... et puis, il me semble que Marie ne montre pas un grand empressement à se trouver près de lui. Quelle différence avec Léon! comme il était ému tout à l'heure! Quel trouble! et en même temps quelle passion dans ses regards!... Il pense à moi maintenant... (*La porte de l'appartement de Léon s'ouvre.*) Le voici!

SCÈNE XVII.

LÉON, ERMENTRUDE.

LÉON, *sans voir Ermentrude.*

Il faut que je la voie, que je lui parle!

ERMENTRUDE, *à part.*

Il me cherche!

LÉON.

Je croyais la trouver ici.

ERMENTRUDE, *haut.*

Qui donc?

LÉON, *à part.*

Ce n'est pas elle! (*Haut.*) Ah! ma cousine, c'est vous... je..

ERMENTRUDE.

Oui, moi, qui vous ai entendu, Léon; moi qui ai été témoin de votre impatience..

LÉON.

Ma cousine, si vous saviez...

ERMENTRUDE.

Je sais que vous m'aimez.

LÉON.

Je vous jure...

ERMENTRUDE

Pas de serments, je n'en ai pas besoin.. mais aussi, Léon, à présent que nos cœurs n'ont plus de secret l'un pour l'autre, sachons modérer cette passion qui nous entraînerait trop loin.

LÉON, *s'éloignant.*

Mais, ma cousine...

ERMENTRUDE.

Ne me retenez pas! non, Léon, non; pas de tête-à-tête avant six mois, avant le mariage... Mon cœur est à vous; mais je ne vous appartiens pas encore. Laissez-moi... Il m'en coûte pour vous fuir; mais respectez ma faiblesse; craignez aussi la vôtre. (*Il veut parler.*) Silence! oh! silence, Léon; pas un mot, pas un regard de plus, ou je resterais, et je dois partir, je vous le répète, pas de tête-à-tête. Adieu! (*A part.*) Je vais mettre un autre bonnet.

Elle sort précipitamment par la porte latérale.

SCÈNE XVIII.

LÉON, *seul.*

Et qui diable lui demande un tête-à-tête! Ce n'est pas elle que je cherchais! et cependant j'ai promis; je me suis engagé sans le savoir: je ne dois avoir des yeux que pour elle! pourquoi m'occuper d'une autre? Ah! c'est qu'en dépit de moi, je ne puis l'oublier... La voila

SCÈNE XIX.

MARIE, LEON.

MARIE, *à part.*

Il est ici...

LÉON.

Je suis charmé, mademoiselle, de cette rencontre. Je remarque dans vos traits un air de satisfaction...

MARIE.

En effet, monsieur, je suis heureuse, très-heureuse; du moins, j'aurais bien tort de ne pas l'être.

LÉON.

Ah!

MARIE.

Quand on est orpheline et sans fortune, et qu'on rencontre un cœur généreux, un seul, qui s'intéresse à vous...

LÉON.

Ah! oui; je vous comprends... un projet de mariage... Je vous en fais mon compliment.

MARIE.

Vous le pouvez; car il ne tient qu'à moi d'épouser, plus tard, le plus sensible, le plus noble des hommes, le vicomte de Maugaillard.

LÉON.

Lui!

MARIE.

C'est un homme considéré, honorable, riche, et je serais bien ingrate si je ne répondais pas à ses sentiments.

LÉON, *piqué.*

Eh bien, confidence pour confidence: j'ai accepté de mon côté une proposition de mariage.

MARIE.

Plaît-il?

LÉON.

Il ne tient qu'à moi, plus tard, d'épouser la femme la plus.. la plus... Enfin ma cousine, la vicomtesse.

MARIE, *troublée.*

Ah! ce mariage est arrêté?

LÉON.

Oui, mademoiselle.

MARIE.

Vous avez promis?

LÉON.

Oui.

MARIE, *se trouvant mal*

Ah!

LÉON.

Grand Dieu! elle se trouve mal!... quel bon-

heur! s'il était vrai! quoi! vous m'aimeriez encore, Marie!

MARIE.

Oh! mais, je triompherai de ma faiblesse, d'un sentiment qui n'est pas partagé.

LÉON.

Que dites-vous là, Marie!... Moi, ne plus vous aimer!... Je voulais quitter Paris, désespéré de ne pas vous revoir. Me laisser sans nouvelles! pendant un an! ne pas m'écrire une seule fois! ne pas répondre à la lettre que je vous ai envoyée!

MARIE.

Je viens de la relire, votre lettre; et ensuite...

LÉON.

Achevez.

MARIE.

Je l'ai brûlée.

LÉON.

Brûlée!

MARIE.

Si je ne l'avais pas anéantie, Léon, j'aurais dû la donner à mon futur mari. Je ne pouvais pas la conserver; car enfin, j'ai cru que vous m'aviez oubliée, trahie, et dans mon désespoir, j'ai fait comme vous... j'ai promis. (*L'interrogeant du regard.*) Et nous ne pouvons pas manquer à notre promesse? eh...?

LÉON.

Vous croyez?...

MARIE.

Je vous le demande... (*Après un instant de silence.*) Ce serait bien mal, n'est-ce pas? Ils nous accuseraient de les avoir trompés, et le vicomte est si bon!

LÉON.

Ma cousine est si... respectable!

MARIE.

Ce sont nos bienfaiteurs. Est-ce que vous oseriez dire à la vicomtesse que vous ne l'aimez pas?...

LÉON.

Si vous disiez au vicomte que vous m'aimez?

MARIE.

Je ne pourrais jamais... car il m'aime tant, lui!...

LÉON.

Et ma cousine qui m'adore!

MARIE.

Je ne voudrais pas l'affliger... lui dire en face... non, non; cela ne se peut pas. Léon, je suis contente que vous n'ayez pas oublié votre amie d'enfance; mais il faut être raisonnables; il faut nous consoler. D'ailleurs nous resterons amis; nous nous verrons souvent; mais promettons-nous de ne jamais nous parler d'amour.

LÉON.

Le pourrons-nous?

MARIE.

Si nous le voulons.

LÉON.

Quel dommage pourtant qu'il n'y ait pas moyen de rompre ces deux mariages!

MARIE.

Oui, mais puisqu'il n'y a pas moyen, songeons au bonheur des autres, pour oublier notre chagrin. Ainsi c'est convenu... (*ils se prennent la main*) jamais un mot d'amour.

LÉON, *lui serrant la main.*

Jamais.

MARIE, *le regardant avec tendresse.*

Nous imposerons silence même à nos regards.

LÉON, *de même.*

Le plus profond silence.

MARIE.

Plus de démonstrations d'aucune espèce.

LÉON.

D'aucune.

MARIE.

Et par prudence, nous nous éloignerons toujours l'un de l'autre.

LÉON, *la pressant sur son cœur.*

Nous ne nous rapprocherons jamais.

MARIE.

Jamais, jamais, jamais!

LÉON.

Pas un seul baiser d'amant.

MARIE.

Pas un.

LÉON.

Quant à un baiser de frère, c'est différent.

MARIE.

Ça ne se ressemble pas du tout.

LÉON, *l'embrassant.*

Jugez-en.

MARIE.

Quelqu'un!

Ils se séparent. La porte du fond s'ouvre.

SCÈNE XX.

MARIE, LÉON, MAUGAILLARD.

MAUGAILLARD.

Ah! vous étiez ensemble... vous causiez littérature?...

LÉON, *vivement.*

Oui, oui, mademoiselle Marie me faisait part, et de mon côté je lui communiquais...

MAUGAILLARD.

C'est bien, c'est bien (*A part.*) La demande en divorce doit m'être envoyée de chez le notaire, et Pierre la portera chez l'officier municipal, que je viens de voir. A la bonne heure! nous vivons dans un temps où l'on est expéditif... Demain, nous produirons nos témoins, et dans quelques jours... Je vais écrire au notaire qu'il se hâte.

Il se met à écrire.

MARIE, *bas, à Léon, désignant Maugaillard.*

Quelle bonne figure il a!

LÉON, *bas.*

Oh! excellente!

MARIE, *bas.*

Il devait être bien il y a vingt ans.

LÉON, *bas.*

C'est dommage que vous ne l'ayez pas épousé à cette époque.

MARIE, *bas.*

C'était difficile, je n'étais pas née.

LÉON, *bas.*

C'est juste.

MARIE, *bas.*

C'est comme votre future... Elle a dû avoir des yeux!

LÉON, *bas.*

Oui, mais elle n'en a plus... du moins ils ne sont pas aussi beaux que les vôtres, et quand je comparerai... oh! non, c'est impossible, Marie, je ne pourrai pas l'épouser.

MARIE, *bas et pleurant.*

Croyez-vous donc que ce soit avec plaisir que j'épouse...

Elle désigne Maugaillard.

LÉON, *bas.*

Eh bien, écoutez ; il n'y a qu'un moyen...

Il lui parle bas.

MARIE, *bas.*

Je n'oserais pas.

LÉON, *bas.*

Il le faut, il le faut.

MAUGAILLARD, *se levant.*

Là... (*Apercevant Marie, qui essuie ses yeux.*) Qu'est-ce que c'est que ça? tu la fais pleurer encore comme au Brésil ?... Toujours vos discussions sur la littérature!... Qu'est-ce que ça signifie ?... Je te défends à l'avenir de la tourmenter... Voyons, qu'on fasse la paix, qu'on s'embrasse, je le veux... Qu'est-ce qui m'a bâti...

MARIE.

Mais, mon cousin...

MAUGAILLARD.

Je le veux.... (*Ils s'embrassent*) C'est bien... Donne cette lettre à Pierre; qu'il la porte à l'instant au notaire en face, et ne recommencez pas.

Il donne la lettre à Léon, qui sort par le fond au milieu, après avoir conduit Marie au fond à droite.

SCÈNE XXI.

MAUGAILLARD, *seul.*

Cette chère Marie! quand je pense que bientôt elle sera ma femme! (*Il se frotte les mains.*) Je touche au moment que j'ai tant désiré autrefois... quand j'étais époux en perspective; je rêvais à l'instant où je serais possesseur du trésor qui devait m'appartenir... je pensais au premier jour des noces !... La vicomtesse était jeune, belle... et je l'aimais!... comme j'en aime une autre aujourd'hui.

SCÈNE XXII.

MAUGAILLARD, ERMENTRUDE.

ERMENTRUDE, *avec une autre coiffure.*

Eh bien, mon ami, avez-vous écrit au notaire?

MAUGAILLARD.

Oui. Comme vous voilà parée! Ce n'est pas pour moi.

ERMENTRUDE.

Comment trouvez-vous cette coiffure?

MAUGAILLARD.

Elle vous va à merveille. Avez-vous revu Léon?

ERMENTRUDE.

Oui.

MAUGAILLARD.

Toujours le même? toujours épris?

ERMENTRUDE.

Il me cherchait... il voulait me parler; mais je lui ai dit que je ne me trouverais plus avec lui en tête à tête avant le mariage. Il est si amoureux!... Vous êtes encore mon mari; je vous serai fidèle jusqu'au bout.

MAUGAILLARD.

D'autant plus que vous n'avez que quelques jours à attendre...

ERMENTRUDE.

Quand on a eu la force de rester trente ans irréprochable.

MAUGAILLARD, *étourdiment.*

C'est fabuleux.

ERMENTRUDE.

Monsieur...

MAUGAILLARD.

Je veux dire sublime. (*A part.*) Bah! qu'est-ce que ça me fait, à présent!

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, PIERRE, *sortant de la chambre à gauche, au fond.*

PIERRE, *bas, à Maugaillard.*

Monsieur...

MAUGAILLARD.

Hein?

PIERRE, *de même.*

C'est une lettre...

MAUGAILLARD, *prenant la lettre.*

De qui?

PIERRE, *de même.*

De monsieur Léon.

MAUGAILLARD.

De Léon ?

PIERRE, *de même.*

Il dit que c'est très-pressé.

MAUGAILLARD.

Que peut-il avoir à m'écrire? (*A Ermentrude.*) Vous permettez ?

Il décachette la lettre. Pierre se retire.

SCÈNE XXIV.

ERMENTRUDE, MAUGAILLARD, JULIEN, *sortant de la chambre à droite, au fond.*

MAUGAILLARD, *à part, après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre.*

Que vois-je ?

Il lit avec attention.

JULIEN, *bas, à Ermentrude.*

Madame la vicomtesse....

ERMENTRUDE.

Plaît-il?

JULIEN, *de même.*

C'est un billet...

ERMENTRUDE.

Qui te l'a remis ?

JULIEN, *de même.*

Mademoiselle Marie.

ERMENTRUDE.

C'est bien.

JULIEN, *de même.*

Elle vous prie de la lire tout de suite...

ERMENTRUDE.

Que me veut-elle ?

Julien se retire.

SCÈNE XXV.

MAUGAILLARD, ERMENTRUDE.

MAUGAILLARD, *à part, à l'extrémité de la scène.*

Diable ! diable ! diable !

Il regarde Ermentrude.

ERMENTRUDE, *après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre.*

Ciel !

Elle lit avec attention.

MAUGAILLARD, *lisant à demi-voix.*

« Mon cousin.

» Je suis désolé de vous avouer que je n'aime » pas votre femme ; tâchez, je vous en prie, de » rompre ce projet de mariage, qui ferait mon » malheur et le sien. J'ai consenti dans un mo- » ment d'humeur... Parlez à la vicomtesse ; dites- » lui la vérité, que je n'oserais pas lui dire moi- » même... Léon de Norris. » Est-il possible !

Il réfléchit quelques instants.

ERMENTRUDE, *lisant à demi-voix.*

« Ma cousine,

» Je suis bien fâchée de vous dire que je n'aime » pas votre mari. Depuis que j'ai promis de devenir » sa femme, j'ai toujours envie de pleurer, et je » sens bien que je ne pourrai pas avoir de l'amour » pour lui. Mais je n'aurai jamais le courage de » le lui avouer. Vous qui paraissez si bonne, ma » cousine, priez-le de ne pas faire mon malheur. » Marie. » Qu'ai-je lu ?

Maugaillard met la lettre dans sa poche. Ermentrude passe la sienne dans sa ceinture.

MAUGAILLARD, *à part.*

Cette pauvre vicomtesse !... Au fond, je m'en doutais bien un peu... Mais c'est égal, c'est une triste commission que j'ai à remplir.

ERMENTRUDE, *à part.*

Ce pauvre vicomte !... cela ne m'étonne pas... mais c'est un sot compliment à lui faire.

MAUGAILLARD, *à part.*

Et puis, c'est qu'il n'y a pas de compensation pour elle... Je ne renoncerai pas à Marie, parce que Léon ne veut plus épouser ma femme.

ERMENTRUDE, *à part.*

C'est d'autant plus embarrassant à dire, qu'il va se trouver veuf. Parce que Marie ne l'aime pas, je ne renonce pas à Léon.

MAUGAILLARD, *se rapprochant d'elle.*

Hum ! hum !

ERMENTRUDE.

Plaît-il ?

MAUGAILLARD.

Qu'est-ce que nous disions tout à l'heure, quand nous avons été interrompus ?

ERMENTRUDE.

C'est vous qui parliez, je crois.

MAUGAILLARD.

Non, c'est vous.

ERMENTRUDE.

Pardon... vous aviez vu Marie...

MAUGAILLARD.

Ah ! oui... et vous, Léon... toujours empressé .. toujours amoureux.

ERMENTRUDE.

En effet.

MAUGAILLARD, *à part.*

Quelle confiance !

ERMENTRUDE, *à part.*

Quel aveuglement !

MAUGAILLARD, *à part.*

Et dire que je suis chargé de lui apprendre...

ERMENTRUDE, *à part.*

Et c'est moi qui dois lui ouvrir les yeux !

MAUGAILLARD.

Vous allez peut-être trouver ma demande indiscrète ; mais l'intérêt, l'amitié que je vous porte .. Vous n'avez pas remarqué dans le caractère de Léon quelques défauts ?... Je ne veux pas en dire de mal... mais il est léger, étourdi ; ce qu'il veut aujourd'hui, demain il ne le veut plus.

ERMENTRUDE.

Quoi ?

MAUGAILLARD.

Vous êtes bien sûre qu'il vous aime sincèrement ?

ERMENTRUDE.

Il me semble, monsieur le vicomte...

MAUGAILLARD.

Enfin, on peut s'abuser.

ERMENTRUDE.

Oui, certainement.

MAUGAILLARD.

Ces défauts-là sont de son âge.. Léon est si jeune !

ERMENTRUDE.

Est-ce une épigramme ?

MAUGAILLARD.

Non ; mais...

ERMENTRUDE.

Mais cela y ressemble fort ; et avant de plaindre les autres, il faudrait être bien certain qu'on n'est pas à plaindre soi-même. Léon est bien jeune ! Marie ne l'est pas moins.

MAUGAILLARD.

C'est qu'il y a une différence...

ERMENTRUDE.

S'il y en a une, je ne vois pas qu'elle soit à votre avantage.

Digitized by Google

MAUGAILLARD.

Permettez... Je sais ce que je sais.

ERMENTRUDE.

Moi aussi.

MAUGAILLARD.

Mais vous vous fâchez !

ERMENTRUDE.

On ne peut pas vous parler !

MAUGAILLARD.

Je n'ai pas de raison de me fâcher, moi! je n'ai pas de mauvaises nouvelles à recevoir.

ERMENTRUDE.

C'est peut-être moi ?

MAUGAILLARD.

Je suis bien tranquille... je sais qu'on m'aime, et vos plaisanteries n'y changerent rien.

ERMENTRUDE.

Les vôtres ne feront pas que je ne sois pas chérie.

MAUGAILLARD.

Mais si j'étais chargé de vous dire...

ERMENTRUDE.

Si je devais vous communiquer...

MAUGAILLARD.

Je vous croyais plus raisonnable.

ERMENTRUDE.

J'avais meilleure opinion de votre jugement...

MAUGAILLARD.

Mais... ma foi, puisqu'il faut vous convaincre...

ERMENTRUDE.

Puisque vous voulez des preuves...

Maugaillard tire la lettre de sa poche. Ermentrude tire la sienne de sa ceinture. Ils se présentent les lettres en même temps.

MAUGAILLARD, *présentant sa lettre, et voyant celle que lui présente Ermentrude.*

Hein ?

ERMENTRUDE, *même jeu de scène.*

Plaît-il ?

MAUGAILLARD.

Prenez.

ERMENTRUDE.

Lisez.

Ils se regardent quelque temps et prennent les lettres. Ils lisent.

MAUGAILLARD.

C'est une indignité !

ERMENTRUDE.

C'est affreux !

SCÈNE XXVI.

LÉON, MARIE, *sortant des chambres à droite et à gauche*, MAUGAILLARD, ERMENTRUDE.

MAUGAILLARD, *à part, en les voyant.*

Tous deux !... Ils s'entendent !...

ERMENTRUDE.

Ils s'aiment !...

LÉON, *bas, au Vicomte*.*

Mon cousin, avez-vous dit à votre femme...

MAUGAILLARD, *très-haut.*

Non. Va-t'en au diable! on dit ces choses-là soi-même.

* Léon, Maugaillard, Ermentrude, Marie.

MARIE, *bas, à Ermentrude.*

Avez-vous parlé à mon cousin?

ERMENTRUDE, *très-haut.*

Eh ! non, mademoiselle ; on ne charge pas les autres d'une pareille confidence !

Léon et Marie se retirent un peu en arrière et se font des signes.

MAUGAILLARD, *à part.*

Elle est aussi embarrassée... elle ment comme moi... Si je pouvais au moins sauver mon amour-propre! Deux enfants! deux ingrats!

ERMENTRUDE, *à part.*

Être trompée ainsi !... rougir devant lui !... c'est là ce qui me blesse le plus.

MAUGAILLARD.

Marie? (*A part.*) Elle croit que je ne sais rien. (*Haut.*) Marie ?

MARIE, *allant à lui.*

Mon cousin ?

ERMENTRUDE, *à part, regardant Léon.*

Il ne sait pas que je suis instruite...

Elle lui fait signe d'approcher*.

MAUGAILLARD, *bas.*

Marie, je sais que vous m'aimez...

MARIE, *de même.*

Mon cousin...

MAUGAILLARD, *de même.*

Je le sais, j'en ai la preuve, et je suis forcé de vous affliger...

ERMENTRUDE, *de l'autre côté du théâtre, bas.*

Léon, je vais déchirer votre cœur.... Je connais votre amour pour moi, et cependant...

MAUGAILLARD, *à Marie.*

Il faut renoncer à m'épouser.

MARIE.

Quel !

ERMENTRUDE, *à Léon.*

Je ne puis être votre femme...

LÉON.

Que dites-vous ?

MAUGAILLARD, *à Marie.*

Je sens tout ce que vous devez souffrir ; mais il le faut.

ERMENTRUDE, *à Léon.*

Je comprends votre douleur... Ah! cachez-moi vos larmes!

MAUGAILLARD, *à Marie, bas.*

La vicomtesse m'aime... elle ne veut pas consentir au divorce. C'était une épreuve.

MARIE.

Est-il possible ?

ERMENTRUDE, *à Léon.*

Le vicomte m'adore... Cette séparation le désespère.

LÉON.

Il serait vrai?

MAUGAILLARD, *à Marie.*

Elle m'a menacé de se tuer.

ERMENTRUDE, *à Léon.*

Il m'a dit qu'il attenterait à ses jours.

Léon et Marie se regardent. Marie passe près d'Ermentrude; Léon près de Maugaillard.

* Maugaillard, Marie, Léon, Ermentrude.

MARIE, *à Ermentrude.*

Je sais tout, ma cousine; vous ne vous tuerez pas.

LÉON, *à Maugaillard.*

Mon cousin! mon bienfaiteur! vous vivrez!...

MARIE, *à Ermentrude.*

Je renonce à tout, pour que vous soyez heureuse.

LÉON, *à Maugaillard.*

C'est à moi de me sacrifier.

MARIE, *à Ermentrude, la faisant passer près de Maugaillard.*

Je vous le rends.

LÉON, *à Maugaillard, le faisant passer près d'Ermentrude*.*

Je vous la donne... Nous resterons près de vous...

MAUGAILLARD.

Près de nous!... Non pas... quand je sais que vous aimez ma femme!

ERMENTRUDE, *à Marie.*

Après que vous avez consenti à épouser mon mari!

MAUGAILLARD, *à Léon.*

Je vous bannirais plutôt de ma présence...

LÉON.

Eh bien, mon cousin, tranquilliser-vous; pour vous rendre le calme, il n'y a rien que je ne fasse.

MAUGAILLARD.

Et que ferez-vous?...

LÉON.

Si mademoiselle Marie pense comme moi... je l'épouserai, pour peu que vous l'exigiez... elle ne m'aime pas; mais ça viendra peut-être... n'est-ce pas, mademoiselle Marie.... qu'afin de ramener la paix ici... n'est-ce pas que vous ferez tous vos efforts pour m'aimer?

MARIE.

J'essayerai.

MAUGAILLARD.

Belle garantie! et puis ce seront des refus, des pleurs...

LÉON.

Mon cousin!

MARIE.

Je voudrais tant vous prouver mon amitié!

MAUGAILLARD.

Faites-y bien attention! je suis homme à vous prendre au mot.

LÉON, *vivement.*

Prenez-nous-y, et vous verrez.

MAUGAILLARD.

Eh bien, ce mariage se fera demain.

MARIE.

J'y consens.

MAUGAILLARD.

Il n'y aura pas à revenir, et vous partirez pour Montpellier avec votre femme.

LÉON.

Oui, oui.

MAUGAILLARD.

A ces conditions-là, je... je serai tranquille.

ERMENTRUDE.

Moi aussi.

LÉON.

Je suis prêt à faire le serment.

MAUGAILLARD.

C'est bon, c'est bon, je vous en dispense; nous verrons demain... Allez vous-en.

* Léon, Maugaillard, Ermentrude, Marie.

MARIE.

Adieu, ma cousine.

LÉON, *à Maugaillard.*

Adieu, mon cousin.. (*Bas.*) A revoir, Marie...

MARIE, *bas, à Léon.*

A revoir.

Ils se retirent en se faisant des signes d'intelligence et de bonheur. Maugaillard et Ermentrude se retournent. Léon et Marie se saluent. Ils rentrent à droite et à gauche.

SCÈNE XXVII.

MAUGAILLARD, ERMENTRUDE.

MAUGAILLARD.

Ouf!

ERMENTRUDE.

Ah!

Ils se regardent.

MAUGAILLARD.

Je ne suis pas leur dupe.

ERMENTRUDE.

Ils étaient d'accord!

MAUGAILLARD.

Ils ne croient pas un mot de cet amour extravagant...

ERMENTRUDE.

J'en ai peur.

MAUGAILLARD, *la regardant.*

Si nous voulions, cependant, nous pourrions sauver tout à fait notre amour-propre... Ce serait peut-être le meilleur parti à prendre...

ERMENTRUDE.

Vous croyez?...

MAUGAILLARD.

C'est même le seul... Ils seraient bien attrapés s'ils nous voyaient tous deux d'intelligence... (*A part.*) Plus je la regarde... Elle n'est vraiment pas mal... pour son âge... Non, pas trop.

ERMENTRUDE, *à part.*

Il est encore fort bien... pour quarante-cinq ans.

MAUGAILLARD.

Hein?... qu'en pensez-vous?... Vous ne répondez pas?

ERMENTRUDE, *un peu pudibonde.*

Nous en parlerons demain; il est tard; il faut aller se reposer. (*Elle lui donne un des deux flambeaux qui sont sur la table.*) Voici votre appartement. (*Elle désigne la gauche latéralement et s'achemine vers la droite. Maugaillard s'avance; la Vicomtesse lui fait la révérence, et lui dit, pour l'arrêter:*) Demain!

Elle disparaît.

PIERRE.

Voici l'acte de divorce de chez le notaire.

Il sort.

MAUGAILLARD, *se dirige vers l'appartement, et frappe à la porte d'Ermentrude. La porte cède.*

Elle ne s'est pas enfermée... Dites donc, ma chère amie, si nous en parlions ce soir?... (*A part.*) Elle ne dit pas non. Je crois, Dieume pardonne, que le cœur me bat! Un premier jour de noces, qui ne vient que trente ans après le mariage! Mieux vaut tard que jamais...

Il commence le quatrain à Chloé, souffle la bougie, déchire l'acte de divorce, et entre chez sa femme.

FIN.

77384

Paris. — Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

Digitized by Google